

avez mené jusqu'à ce jour ; par conséquent, faire preuve d'un étalage qui puisse au moins rivaliser avec le sien ; vivre largement sans prodigalité ; montrer un peu d'orgueil sans extravagances ; changer vos habits, vos meubles, qui, bien que très-propres encore, sont devenus ridicules parce qu'ils ne sont plus de mode ; enfin, avoir une voiture élégante. Cela est presque de rigueur, et il n'y a pas aujourd'hui de petit bourgeois *râpé* qui n'ait sa voiture. Tout cela, il est vrai, ne se fait pas sans déboursés ; mais remarquez, mon cher M. Brioche, que ce ne sont pas des dépenses frivoles : toutes ces choses vous restent, vous vous en servez journellement. C'est ainsi que vous ferez votre route dans la société, c'est pour le coup qu'on oubliera votre âge. Avez-le, jusqu'à présent vous avez vécu si mesquinement, qu'on ne sait pas même si vous existez dans ce grand monde où vous vous proposez d'entrer par votre union avec Mlle Léondeau ; c'est donc le moment de faire un éclat.

« Mon oncle faisait d'affreuses grimaces ; une pareille révolution dans sa manière de vivre lui semblait une impossibilité.

— Je vous laisse à vos réflexions, ajouta mère Jeanne, pensez-y bien. Y avez-vous jamais bien pensé ? Si vous êtes décidé à faire le sacrifice que je vous propose, je puis vous assurer un succès entier ; sinon, renoncez de suite à vos projets. Ah ! mon cher ami, si vous me demandez ce que je ferais moi-même dans votre position, je ne balancerais nullement. Echanger une vie triste pour une existence joyeuse, pleine de jouissances ; laisser l'affreuse monotonie du célibat pour une heureuse alliance avec une tendre et belle épouse. . . . Dieu ! M. Brioche, le choix est si facile ! . . . Encore s'il vous fallait, comme tant d'autres, acheter votre bonheur au prix des misères, des tortures, des privations ; mais non, vous avez une fortune qui dort, des écus qui rouillent dans votre coffre ! . . . M. Brioche, le choix est facile.

— Oh ! le mariage ! le mariage ! dit mon oncle en poussant de longs soupirs ; cela coûte cher ! . . .

— Ce ne serait pas beau sans cela, mon cher. Plus le plaisir, le bonheur coûte, plus on le savoure ; retenez bien cela, pensez-y bien, y avez-vous jamais bien pensé ? . . .

## V.

« Mon oncle fut quelques jours dans une méditation profonde. Son silence obstiné, l'absence de son criard perroquet avaient converti notre maison en une cellule de trappiste, tant les jours s'écoulaient tristes, silencieux, dans une écrasante monotonie. Je vous demande si ce devait être un lieu bien tentatif, bien récréant pour un jeune homme comme moi ? Pareille solitude est peu faite pour le gaillard qui a commencé à faire figurer ses vingt années pleines de vigueur dans ce tourbillon qu'on appelle le monde. Si j'ai aujourd'hui la bouche si grande, je crois que c'est à force d'avoir bâillé dans ces jours de silence. Je n'ai jamais fait de retraite plus ennuyeuse que celle-là, et certes si je l'eusse faite avec une pieuse résignation, en pénitence de mes péchés, je serais monté au ciel sans *accrocher*, si la mort m'eût surpris au *Te Deum*.

« Cette retraite dura huit jours ; mon oncle en sortit converti, c'est-à-dire bien décidé à suivre les conseils de mère Jeanne ; ce qui me surprit, persuadé que j'étais qu'il mourrait dans l'impénitence finale, *alias* dans son avarice sordide. Admirons encore le pouvoir merveilleux de l'amour : mon oncle nous dit qu'il allait faire une révolution complète dans la maison ; aussi il fit emplette d'un mobilier splendide. Ces avarés-là, un coup dans leurs prodigalités, n'y regardent plus ! Nous lui faisons des compliments à perte d'haleine, et le bonhomme *se gourmail* dans sa cravate blanche avec une satisfaction tout riante. Il se livrait à toutes ces mondanités extraordinaires de l'air le plus gai, le plus aimable possible ; il était d'une humeur superbe, et pour la première fois de sa vie, je n'aurais pas hésité à lui appliquer le plus gros baiser sur ses joues creuses et crevassées !